

MAUTHAUSEN

HIER : CAUCHEMAR... AUJOURD'HUI : ESPOIR !

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 10, RUE LEROUX, PARIS-XVI^e — Tel. : KLÉ. 79-10

Le Bureau de l'Amicale de Mauthausen vous présente ses meilleurs vœux

1950

dire au gardien du camp : « Dès que l'occupation française sera terminée en Autriche, nous démolirons leur monument et nous planterons sur l'emplacement des pommes de terre. »

A Dachau aussi les nazis se croient tout permis, ils s'y livrent déjà à des actes de vandalisme, profanant les tombes de leurs victimes et tendant à effacer leurs crimes.

NOUS N'OUBLIERONS JAMAIS...

...Mauthausen, Auschwitz, Buchenwald, Dachau, Neuengamme, les millions de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants exterminés à la chambre à gaz, brûlés dans les crématoires, Oradour, Asq, les assassinats commis froidement, les pillages, les déportations, les 450 millions de francs qu'il nous fallut payer par journée d'occupation. Les crimes les plus inhumains commis par les bourreaux hitlériens sont encore en notre mémoire et nous incitent à rester unis, plus que jamais, afin de lutter tous ensemble pour défendre et conserver la paix !

Avec Pasteur, nous proclamons : « La science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre. »

Le secrétaire général :
E. VALLEY.

En raison du Comité national de la Fédération, qui a lieu les 14 et 15 janvier, **NOUS REPORTONS** le vin d'honneur offert par l'Amicale à ses adhérents au samedi 21 janvier, de 15 à 19 heures, salle 7, 10, rue Leroux, métro : Victor-Hugo.

Déportés, vous y retrouverez vos camarades de camp.

Familles, peut-être pourrez-vous rencontrer un déporté ayant connu celui que vous pleurez.

Les écrivains déportés de Mauthausen y dédicaceront leurs livres.

Vous pourrez y retirer votre carte de l'Amicale 1950.

Le vestiaire sera ouvert.

Vous pourrez également y effectuer différents achats.

SOYEZ TOUS PRESENTS !

AUX ANCIENS de STEYR

A Steyr, les Français (pour la plupart 53.000) peu nombreux, noyés dans la masse des Russes et des Polonais, formaient un groupe, dans l'ensemble, bien homogène et de belle tenue.

Nous avons montré cette cohésion lorsque, au lendemain de la libération, à Mauthausen, nous avons décidé, à la presque unanimité, de nous réunir dans la chambre B du Block 12 et de nous gouverner nous-mêmes.

A Steyr, pendant nos moments de loisirs, lorsque, par la pensée nous organisons notre avenir, tellement incertain que de nombreux camarades n'ont pu le vivre, nous avons formé le projet de nous réunir tous pour que ne périssent pas, entre nous, les liens de cordialité, nés dans les épreuves communes.

Ce projet n'a pas encore été réalisé. Je crois qu'il ne peut plus tarder maintenant. Je vous propose donc ceci.

Au cours du printemps prochain, le dimanche de la Pentecôte, si vous voulez bien, nous nous réunirions tous à Paris pour un repas en commun. Repas convenable, sans plus, pour que le prix en soit à la portée de tous. Pas de discussions politiques, pas de questions d'appartenance, mais seulement la joie de se retrouver entre gens qui ont lutté, souffert, espéré ensemble et qui ont ainsi appris à se connaître et à s'estimer.

L'organisation matérielle de cette réunion pourrait être réalisée par l'Amicale de Mauthausen, aidée par nos camarades parisiens anciens de Steyr.

Qu'en pensez-vous ? Voulez-vous me faire part de vos suggestions, de vos objections ?

A tous, j'adresse l'assurance de mes sentiments bien cordiaux et mes souhaits pour l'an qui commence.

A bientôt, mes camarades.

C. BOSSI,

53.645, Blocks 2-4-6-3 (anciens),

3 (nouveau).

Charles Bossi, l'Epine, Vendée.

LA MORT DE LOULOU



C'était un bon petit gars du Midi, aux grands yeux pervenche, au visage très doux, un peu fille.

Une voix chantante, bien timbrée, qui vous charmaient de suite, des gestes bons et lents qui allaient à vous. Comme d'autres appelaient la haine, il engendrait la sympathie et puis ce besoin de protection attirait irrésistiblement. Il se confiait avec toute la ferveur de ses dix-huit ans.

Nous avions fait des projets, je devais l'aider plus tard à réaliser certains désirs coloniaux. J'avais appris qu'il était parti au commando de Melk, il y avait un mois, depuis, plus de nouvelles.

Mon étonnement fut grand de le voir arriver un soir à notre bloc 2 de l'infirmerie, la figure parcheminée, douloureuse, blanchâtre et invraisemblablement décomposée. Les traits longs et blêmes, sans vie corporelle, seuls vivaient dans ce pauvre visage émacié, deux grands yeux bleus rongés de fièvre.

A travailler à la mine, à rester des jours et des nuits sous la pluie, à piocher des heures éternelles dans le sable humide, il avait commencé à s'épuiser par une toux sèche et sourde, plus irritante chaque jour et puis, un matin, on l'avait évacué. Manière de dire, un camion s'était en effet arrêté devant l'infirmerie, morts et vivants étaient entassés vaille que vaille, pêle-mêle, les vivants mêlant leur souffle au râle des mourants.

Il devait être trop tard. Les coups, la faim et plus encore un moral détestable, l'avaient épuisé mortellement. J'avais eu peine à le reconnaître à notre dernière rencontre, lui, s'était jeté dans mes bras comme son seul refuge. Il était là, immobile, nu parmi tant d'autres, claquant des dents, aussi terne que ce ciel plombé nous étouffant de son immensité.

Nous l'avions installé proche de la fenêtre du bloc afin qu'il puisse respirer plus à l'aise. Il m'appelait souvent, il avait faim d'une présence humaine. Je restais donc souvent à bavarder avec lui. Il aimait à me parler de sa pauvre vie d'étudiant, mais plus encore avec quelle avidité il m'évoquait le souvenir de sa fiancée, on sentait revivre en lui son amour, tendresse de son âme, il se nourrissait de sa présence lointaine, on le sentait tout puissant en lui, comme sa seule force : sa fiancée, sa mère, toute sa vie, toute sa quiétude présente. Puis, comme un miracle, son visage rayonnait de cette charité prenante qui nous attirait tant vers lui... il ne sentait plus le poids du jour étouffant de notre bague. Il gardait ce calme, cette tendresse inhumaine que donne à beaucoup le visage de la mort et c'est alors que vivait en lui, au fond de ses yeux, cette étrange flamme qui semble les premiers feux de l'espérance.

Il me disait : « Crois-tu, papa Jean, que ce sera bientôt fini ? Dis ! tu veux bien que tu sois pour moi mon papa. Je n'ai pas connu le mien. Tu connaîtras maman, ma fiancée. Tu verras... d'abord, je veux que tu viennes à ma noce. » Et il se laissait couler dans une douce béatitude familiale.

De jour en jour la fièvre le rongait plus intensément. Quelques piqûres de calcium lui avaient redonné un renouveau de vitalité, mais toujours il se laissait sombrer dans la tiédeur des souvenirs.

Autour de nous, dans ce bloc d'agonie, des cris humains et inhumains ressem-

A propos de la campagne de David Rousset

Les déportés n'oublient pas et n'oublieront jamais que c'est grâce à l'héroïsme des peuples soviétiques et allés qu'ils ont pu sortir vivants des bagnes nazis.

Il n'est pas possible d'oublier les leçons de courage, de confiance dans le triomphe de leur idéal que nous ont données ceux des déportés soviétiques (officiers de l'Armée rouge, partisans, etc.) qui s'évadèrent ou furent pendus en notre présence. Comment oublier l'héroïsme de ce général Karbichev, professeur à l'Académie militaire de Moscou qui, pressenti pour réorganiser la trop fameuse « Armée Vlassov » refusa et, sous nos yeux, avec trois cents autres déportés malades, fut exterminé. Comment oublier cette admirable leçon de courage que nous donnèrent les six cents déportés soviétiques du block 20 de Mauthausen qui, dans un état squelettique, s'évadèrent après une lutte acharnée, afin de permettre à quelques-uns d'entre eux d'arriver au but.

Le Bureau de l'Amicale des déportés résistants et politiques et des familles de disparus du camp de Mauthausen et de ses commandos, réuni le 10 décembre 1949, au siège de l'Amicale, ne veut en aucune façon s'associer à la campagne entreprise par David Rousset dont le caractère politique unilatéral apparaît, renouvelant une fois de plus la campagne antisoviétique de triste mémoire avec les fosses de Katyn.

Nous n'oublions pas comment l'U.R.S.S. défend les véritables intérêts des anciens déportés aussi bien par ses propositions pour la paix que par son action en Allemagne et nous tenons à dénoncer la manœuvre politique de David Rousset qui ne se déclenche pas au hasard, mais au contraire en pleine harmonie avec la campagne dirigée contre ceux qui ont le plus souffert de la guerre contre le fascisme.

Nous ne voulons pas non plus passer sous silence la proposition de M. Malik, représentant de l'Union Soviétique à l'O.N.U., le 14 août 1948, demandant qu'une commission se rende dans tous les pays du monde pour constater les conditions de

travail, ceci avec le concours de toutes les centrales syndicales. Cette proposition fut rejetée par 14 voix contre 3, la France votant contre, là, était pourtant l'occasion d'aller visiter ces fameux camps de travail dont on signale « l'existence » et qui existent depuis vingt ans.

Nous pensons qu'au lieu de cette campagne tapageuse, il aurait été plus que jamais nécessaire d'entreprendre une vaste campagne en faveur des déportés bafoués et d'exiger de notre gouvernement le versement d'une pension décente aux veuves et aux orphelins de nos camarades morts en déportation, en prélevant les crédits nécessaires sur les immenses bénéfices réalisés par l'industrie allemande grâce au travail imposé aux déportés.

Le Bureau de l'Amicale.

Contre la libération de Pétain

Le Bureau de l'Amicale de Mauthausen, réuni le 10 décembre 1949, regrette que des députés et déportés « Résistants » aient cru devoir déposer un projet de loi demandant la libération du traître Pétain, s'élève énergiquement contre toute mesure d'élargissement dont il pourrait bénéficier et sont particulièrement peints de trouver parmi les signataires de ce projet, le nom de l'un des leurs anciens camarades de Mauthausen (kommando de Steyr), Peytel.

Contre le réarmement allemand

Les membres du Bureau de l'Amicale de Mauthausen, réunis le 10 décembre 1949, mandataires des rescapés de ce camp et des familles des camarades non rentrés, soucieux d'être à nouveau les témoins et les victimes de ce qu'ils ont déjà connu et subi en France et dans le camp, protestent énergiquement contre toute tentative de réarmement même limité de l'Allemagne et estiment qu'elle doit être maintenue hors d'état de recommencer à piller, torturer, massacrer.

Le Bureau de l'Amicale.

blaient à des appels de mourants, à ces longs appels de sang et de chair qui souffrent au-delà de toute espérance humaine.

Une nuit, je ne sais pourquoi, je n'avais pu lui souhaiter le bonsoir quotidien, un peu plus souffrant que de coutume, je m'étais alité, inconscient, endormi les bras en croix, dans un sommeil de bête, sombre comme une pierre au fond d'une eau tranquille. Très tard, je ne sais quelle heure il pouvait être, peut-être l'heure où les pensées ne trouvent plus rien à quoi s'accrocher et se mettent à vivre de leur propre vie, il vint à moi.

Il voulait connaître ce qui pouvait bien m'avoir donné une peine pareille, et ce pourquoi n'être pas venu lui porter ce signe d'amitié accoutumé. « Tu sais, ajouta-t-il, j'ai bien eu du chagrin, je n'ai pu dormir de la nuit. »

Pauvre enfant, mûri trop tôt par la souffrance, les coups, la fatigue et une trop inhumaine captivité.

Il devait être 6 heures du 15 juin de notre bague. Il y avait ce jour-là, même au milieu de cette barbarie, une sorte de douceur qui augmentait notre fatigue... C'était un soir très doux. Le soleil venait de se coucher, des hirondelles invisibles se poursuivaient en criant, il semblait brusquement que toutes nos misères allaient finir, que nos gardiens allaient tout sim-

plement devenir des hommes et non plus des bourreaux. Loulou ne s'éveilla plus jamais. Il s'était, cette fois, endormi doucement, sans espérance, avec ses mêmes yeux de souffrance, infiniment doux et humains en murmurant : « Maman... pardon !... »

Loulou, c'était ce petit gamin si sensible qui, un jour de mai 1944, avait fait sauter un train de munitions sur la ligne de Toulon. Sur des kilomètres, l'on n'avait retrouvé que ferraille tordue et muraille calcinée.

Écrit à Mauthausen. Juillet 1944.

Jean-Georges REYNAUD.

NAISSANCE

Notre ami Deble Louis de Gusen, actuellement à Madagascar, est heureux d'annoncer la naissance de sa fille Marie-Hélène. Toutes nos félicitations aux heureux parents.

DECES

Notre camarade Belin Jules (matricule 35.118), est décédé en décembre dernier. Que sa famille trouve ici l'assurance de notre profonde sympathie.

Ce que vous devez savoir

POUR LES PUPILLES ET ORPHELINS MAJEURS

Les pupilles de la nation et les orphelins de guerre devenus majeurs peuvent, pour des cas d'espèce présentant des situations exceptionnelles, obtenir une aide matérielle de l'Office national et des Offices départementaux des Anciens combattants.

Les pupilles appelés sous les drapeaux ont le droit à la protection de l'Etat jusqu'à expiration de leur service militaire actif légal.

D'autre part, un délai de six mois est en outre accordé aux intéressés après leur libération, pour faire valoir ce droit.

Les pupilles devenus majeurs, poursuivant soit des études, soit des cures, pour lesquelles ils ont déjà été subventionnés durant leur minorité, peuvent continuer à prétendre à des subventions. Toutefois, en matière de cure, une telle prolongation ne doit pas dépasser, sauf cas particulier, un délai de deux ans.

1° SUBVENTIONS EXCEPTIONNELLES NON REMBOURSABLES

Aide à la poursuite des études et couverture des frais médicaux et pharmaceutiques.

Taux moyen : 20.000 francs.

2° PRETS AUX PUPILLES DE LA NATION DEVENUS MAJEURS

a) Prêts au mariage :

— Orphelins de guerre n'ayant plus ni père ni mère ;

— Pupilles de la nation dont les parents sont déchués de la puissance paternelle ;

— Pupilles de la nation dont le père est décédé et dont la mère est internée, inhabile ou considérée comme incurable ;

— Pupilles de la nation, orphelins de père seulement, contractant mariage entre eux ;

— Orphelins de guerre dont le bulletin de décès du père porte la mention : « Mort pour la France. »

— Orphelines de guerre sans condition d'âge.

Ce dernier cas excepté, l'un des époux doit avoir moins de trente ans.

La demande est à adresser à l'Office départemental dans les six mois suivant la célébration du mariage ; elle doit comporter : requête de l'intéressé, bulletin de mariage, bulletin de naissance, extrait du casier judiciaire des époux, toutes pièces attes-

tant la qualité de bénéficiaire du demandeur, relevé précis des ressources des intéressés.

Taux maximum : 50.000 francs ; remboursement en dix annuités ; intérêt 1 %.

Des remises de dettes sont consenties aux bénéficiaires à chaque naissance d'enfant né viable. Leurs taux sont les suivants :

15 % à la naissance du premier enfant ;

20 % à la naissance du second enfant ;

25 % à la naissance du troisième enfant ;

40 % à la naissance du quatrième enfant.

b) Prêts d'honneur :

Ils sont principalement destinés à faciliter l'installation professionnelle individuelle. Ils sont accordés aux pupilles devenus majeurs et orphelins de guerre, même non adoptés.

Les dossiers doivent comporter la demande de l'intéressé, un extrait du casier judiciaire du requérant et, éventuellement de son conjoint, l'indication des ressources et des charges et toutes justifications sur la dépense pour la couverture de laquelle le prêt a été sollicité.

Taux maximum : 50.000 francs (exceptionnellement de 100.000 francs) ; remboursement en dix annuités ; taux intérêt 1 %.

DEMANDE DE SECOURS

Dans chaque département existe un office départemental chargé de défendre les intérêts des Anciens Combattants et des Victimes de guerre dont font partie les déportés et les familles de nos camarades disparus. Cet office est chargé également de la répartition de fonds de secours attribués chaque année par le ministère des Anciens Combattants. Or, il arrive cette chose invraisemblable : en fin d'année, les sommes attribuées pour les secours ne sont pas entièrement réparties, faute de demandes. Nous invitons donc nos adhérents se trouvant dans une situation difficile à adresser des demandes de secours à leur office départemental, au moyen de formulaires que les offices départementaux des Anciens Combattants, les comités départementaux et les sections locales de notre fédération tiennent à leur disposition.

Les amicales de camps sont habilitées à transmettre ces demandes, nous vous avisons donc que nous tenons à votre disposition ces formulaires que vous pourrez nous retourner dûment remplis et que nous ferons parvenir aux offices départementaux respectifs.

NOTES

recueillies, par RIVET, de Limoges
au cours du pèlerinage
du 11 Septembre 1949

Il faut un recul nécessaire pour juger et analyser les événements. Le temps permet de dégager du fatras des faits quotidiens, l'élément intéressant principal, celui qui restera gravé pour toujours dans notre mémoire tandis que les autres auront fui depuis longtemps.

C'est à quoi je pensais en confiant à ce papier quelques souvenirs amusants d'un pèlerinage à Mauthausen.

Je m'excuse immédiatement de ce rapprochement insolite, « Mauthausen » ne rime pas avec « amusant » et pourtant je n'ai pas trouvé d'autres termes pour présenter cette modeste rubrique.

J'ai, après tant d'autres, constaté de visu l'horreur des camps de la mort, j'ai essayé de la traduire noir sur blanc pour la faire admettre par ceux qui n'y croient encore pas.

Je n'ai pas échappé à l'émotion qui saisit tout homme, digne de ce nom, devant les souvenirs de la barbarie allemande, et comme tant d'autres, je l'avoue sans fausse honte, j'ai pleuré au spectacle d'une mère écroulée sur la tombe où son fils reposait mort, anonyme, parmi tant d'autres morts.

Mais il y a eu, au cours de ce pèlerinage, quelques moments de détente, quelques scènes dignes d'être fixées à l'écran ou à la scène. J'ai eu la chance d'être le témoin de quelques-unes. L'auteur en était toujours Emile Valley ; qu'il me pardonne si je parle souvent de lui.

UNE HISTOIRE DE PENDUS

Je ne vous ferai pas l'injure de vous présenter Emile Valley dont le dynamisme et la résistance physique forcent l'admiration. Dernier couché, premier levé, mais au fait : dormait-il ? Il se dépensait sans compter pour que tout marche sur des roulettes et il avait fort à faire pour vaincre l'indolence, l'apathie, à moins que ce soit autre chose, des Autrichiens.

Cet après-midi-là, donc, nous étions à Gusen I où devait être élevé un monument du souvenir destiné à rappeler le sacrifice des déportés français. Mais rien n'avait été fait, si ce n'est la pelouse destinée à recevoir le monument.

Valley, fort en colère, aborde un ouvrier qui déambulait dans la cour et lui demande où se trouve le monument. L'homme, ne saisissant pas très bien l'allemand parlé par le secrétaire de l'Amicale, le regarde hébété. Notre ami Strauss, qui parle allemand avec une maestria étonnante, traduit, et l'homme répond très humble : « Je ne suis qu'un petit employé, il faut voir l'ingénieur. » — « Conduis-nous », réplique Valley qui me demande de l'accompagner. Nous pénétrons, dans le bureau de l'ingénieur et Valley lance un « Délégation Française » qui ne signifie strictement rien, mais ne manque pas d'impressionner

Qu'en pensez-vous ?

TABLEAU COMPARATIF DES PENSIONS DE VEUVES DE DÉPORTÉS

Veuve Française
29.100 fr. par an

Veuve Tchèque
36.000 couronnes
par an. (144.000 fr.)

Veuve Allemande
(En Bavière par
exemple)

Veuve Sarroise
84.240 fr. par an

plus 6.000 cour. par
enfant à charge

163.200 fr. par an

Nos gouvernants ne devraient-ils pas avoir honte d'une telle comparaison ? Unissons-nous donc plus que jamais pour EXIGER que nos Veuves aient au moins une pension égale à celle d'une Veuve Allemande.

Le compte-rendu des pèlerinages et de l'inauguration du monument paraîtra sur le "Patriote Résistant", deuxième quinzaine de Janvier.

N'oubliez pas d'indiquer au dos du talon des mandats que vous expédiez à l'Amicale, le motif de cet envoi et son emploi. Vous nous rendrez service et vous éviterez ainsi des frais supplémentaires à l'Amicale.

l'homme, un grand gaillard portant la culotte courte chère aux tyroliens. En tout autre lieu, le spectacle eût été du plus haut comique. Valley, en français et d'une voix forte, demande quel est l'état d'achèvement du monument. Strauss fait l'interprète. L'ingénieur se lance dans une longue explication, montre des plans, des épures, tout cela se résume en une phrase : « Je ne suis qu'un petit ingénieur, il faut voir le directeur ». — « Allons-y », clame Valley, et notre délégation. — L'ouvrier suit toujours très intéressé — précédée de l'ingénieur, grimpe à l'étage supérieur. Il y a là une porte sur laquelle se détache ces mots : « Generaldirektor ».

Valley s'empare du bec de canne, mais l'ingénieur s'interpose entre la porte et lui. Très pâle, il signale à Valley qu'on va entrer chez le Directeur général, personnage de la plus haute importance, qui ne reçoit pas à l'improviste. « Que veux-tu que ça me f... », répond notre ami qui frappe et entre.

Nous voici dans un spacieux bureau où le Directeur, derrière son large bureau converse avec deux subordonnés.

L'ingénieur présente « La délégation française » (le mot l'a impressionné) et Valley tout aussitôt de débiter d'une voix courroucée son petit refrain : « **On se moque de nous..., on ne tient pas les promesses. Il faut que tout soit achevé vendredi, etc.** » Le Directeur, calme, mais inquiet, écoute sans comprendre, tout en réalisant parfaitement qu'il ne s'agit pas de compliments.

Valley a terminé. Strauss se met, d'une voix calme, lente et majestueuse, en devoir de traduire. Les trois hommes deviennent blêmes, se mettent au garde à vous, réflexe naturel, inclinent la tête dans un geste de déférence et de soumission, tandis que le Directeur déclare : « **Je promets que vendredi tout sera achevé, je vais y veiller personnellement.** »

L'entretien est terminé. Poignées de mains. Les Autrichiens se cassent en deux pour nous saluer. L'ouvrier « rigole » tout doucement. C'est si bon de voir son patron se faire enguirlander.

Dans la cour, Valley qui a retrouvé son sourire nous dit : « **Vous avez vu comment on les dresse** », alors Strauss d'ajouter : « **Surtout après la traduction que j'ai faite de vos paroles, car je leur ai dit : « Si vendredi le monument n'est pas en place, vous serez tous pendus, telle est la décision que vient de vous communiquer le chef de la délégation française. »** Et cela expliquait la mine de papier mâché des interpellés et leur garde à vous.

Comment ne pas rire après une telle scène ?

LE WAGON DE MELK

Un autre exploit fut réalisé par Valley en gare de Melk. Le wagon transportant les pèlerins avait été placé sur une voie de garage. Le soir, il devait être accroché au train de Vienne.

Nos amis s'installent, le convoi s'apprête à reculer pour accrocher le wagon lorsqu'on s'aperçoit que les employés de gare manifestent une activité suspecte. Ils sont tous rassemblés autour d'un aiguilleur et unissent leurs efforts pour déplacer l'aiguille. Celle-ci, têtue, refuse de se déplacer. Quelques coups de marteau n'arrivent pas à la faire sortir de cette détermination.

Les cheminots, perplexes devant cette obstination, se gratte la tête après avoir enlevé leur casquette, signe dans tous les pays, d'une profonde et quelquefois fructueuse méditation.

Les passagers du train, penchés aux fenêtres, s'inquiètent de ce stationnement prolongé, quant aux pèlerins, ils commencent à quitter le wagon pour aller voir ce qui se passe. Valley prévenu, arrive en trombe sur les lieux. Il commence aussitôt à passer un solide savon au malheureux chef de gare qui, ayant compris le mot « sabotage », répète sans arrêt : « **nein sabotage** », accompagné d'un regard apeuré. La décision de Valley, car c'est lui qui décide,

commande, ordonne, est courte : « **Le train ne partira pas tant que le wagon ne sera pas accroché.** »

Le chef de gare, à qui Strauss transmet cet ordre, est effondré. Avec de grands gestes, il tente d'expliquer à Valley que l'aiguille est faussée et qu'il ne dispose pas du matériel nécessaire pour la réparer. Il faudrait alerter Vienne qui viendra dépanner, et sans doute, le wagon pourra-t-il partir avec le train de nuit.

Mais Valley ne lâche pas un gramme de son plan. Il doit arriver à Vienne l'après-midi, il y sera, que le chef de gare se débrouille.

Plus d'une demie heure a passé. Le train est toujours là quand un modeste cheminot a une idée de génie. Une locomotive haut-le-pied stationne en gare. Elle peut, en montant à une bifurcation parvenir par le sens opposé, à la voie de garage et conduire le wagon au convoi. C'est simple, mais encore fallait-il y penser. Le chef de gare, qui a dû se voir pendu, la fait exécuter aussitôt et le train a pu partir sous le regard heureux de Valley qui venait une fois de plus de faire la preuve que la volonté triomphe toujours.

Et moi, spectateur amusé de cette scène, je riais intérieurement aux éclats en voyant les cheminots devant Valley posté sur un quai d'embarquement d'où il regardait le train se fonder dans le lointain, le saluer bien bas et avec je ne sais quelle servilité, persuadés d'avoir devant eux le tout-puissant Haut-Commissaire Français en Autriche.

LE COUP « DES BOUTEILLES »

Ce sont les services sociaux de l'armée qui avaient pris en charge le ravitaillement des pèlerins tout au long de la traversée de la zone d'occupation française, tant en Allemagne qu'en Autriche.

Il n'y eut d'ailleurs aucun reproche à leur adresser, mais au contraire, ils méritent de vives félicitations.

Le vin n'avait pas été oublié. Deux ou trois casiers avaient été chargés et confiés à la garde de nos amis Rousseau et Hubert. A chaque ravitaillement, les vides étaient échangées contre des pleines avec toutes les recommandations d'usage en pareil cas : « **Ne les perdez pas, faites très attention aux bouteilles, etc...** » Aussi, à chaque fois que nous prenions un repas froid, les casiers portés par des volontaires ne manquaient pas de nous accompagner dans toutes nos pérégrinations.

Dira-t-on, un jour, tout ce que cela a pu représenter comme tracasseries pour Hubert et Rousseau déjà fort ennuyés pour résoudre des questions algébriques relatives au partage des boîtes de confiture. Mais ils triomphèrent de toutes les embûches, de tous les obstacles dressés sur leur route et les casiers intacts, ou à peu près, arrivèrent enfin à Vienne.

J'étais de l'équipe des volontaires qui descendit du wagon les bouteilles. Une pluie tenue et froide commençait à tomber. Nous suivions, en courant, un chauffeur civil, en uniforme, venu chercher les casiers dans une traction avant. Comme il maugréait contre le travail qu'on lui faisait accomplir, je ne pus m'empêcher de lui dire : « **Il faut vraiment que vous manquez de bouteilles à Vienne pour nous faire transporter ces deux casiers à travers l'Allemagne et l'Autriche.** » Le chauffeur, tout en égotant son calot, me répondit alors : « **On n'en manque pas, car, pas plus tard qu'avant-hier on nous en a fait casser trois mille pour en loger d'autres !** »

Avant de clore ces souvenirs, je veux dire encore à notre ami Valley que je demeure persuadé qu'à Linz, à Melk, à Mauthausen et en autres lieux d'Autriche, les habitants qui ont eu affaire à lui sont persuadés d'avoir connu le personnage le plus haut de l'Administration Française en Autriche.

Cl. RIVET.

SOLIDARITÉ

A l'occasion de Noël, nous avons expédié de modestes colis à certains de nos adhérents en traitement dans les sanas ou hôpitaux mais, pour mener à bien cette tâche, nous manquons d'éléments. Que ceux qui à l'occasion pourraient en être bénéficiaires ou connaissent des adhérents pouvant en bénéficier nous signalent leur cas. Il en est de même pour les familles de déportés dans le besoin ayant des enfants en bas âge et à qui, le cas échéant, nous pourrions envoyer des jouets pour Noël ; certains de nos adhérents nous adressent des fonds à cet effet, ce qui nous a d'ailleurs permis cette année d'en faire bénéficier quelques-uns, anciens déportés. Familles de nos camarades disparus, n'hésitez pas à nous faire connaître votre situation, car nous voulons que la solidarité et la fraternité qui régnaient dans les camps continuent à nous unir.

PÉLERINAGES 1950

Nous pensons organiser, cette année encore, des pèlerinages. Ils débiteront au commencement du mois de mai et se poursuivront au début juin. Nous invitons nos amis voulant y participer de choisir de préférence ces deux mois en raison des difficultés que nous aurons pour en organiser de nombreux aux mois d'août et septembre et aussi pour la raison que les journées sont plus longues.

D'ici un mois et demi, vous serez averti par le *Bulletin* des dates des pèlerinages et du prix, nous pensons aussi conserver le même itinéraire que l'année dernière.

Qu'en pensez-vous ? Si vous avez des critiques et des suggestions à nous apporter, n'hésitez pas, vous nous rendrez service.

DEMANDE D'EMPLOI

M. Dutertre, ancien déporté de Mauthausen, ayant belle situation en province et devant la quitter, cherche situation, direction ou association dans la représentation industrielle, commerciale ou dans le bâtiment. Ecrire à l'Amicale de Mauthausen qui transmettra.

Ex-déporté de Mauthausen (Loibl-Pass) cherche emploi conducteur typographe, région parisienne. Ecrire à l'Amicale Mauthausen, 10, rue Leroux, Paris-16^e.

ATTESTATIONS

Notre camarade Louis Elie, ex-déporté de Mauthausen et Gusen II, n° Mle 59.896, emprisonné à Rouen et Blois puis déporté le 22/3/1944 aurait besoin de quelques attestations de présence au camp et de bonne conduite pour l'obtention de sa pension. Prière à tous ceux de nos camarades qui se souviennent de lui et pourront lui donner satisfaction, de faire parvenir les attestations à l'Amicale qui lui transmettra.

ANNONCES

Echangerais appartement trois pièces, cuisine, quartier Montmartre, contre appartement cinq pièces, de préférence dans le 8^e, 9^e, 10^e ou 17^e. Ecrire à l'Amicale qui transmettra.

Echangerais deux pièces, cuisine avec confort (cave, jardin, etc.), contre appartement de même nombre de pièces à Paris ou banlieue, ou région côtière (Normandie).

A chaque lettre que vous nous envoyez, demandant une réponse, n'oubliez pas de joindre un timbre. Merci.

Le gérant : E. VALLEY

Imp. Petit & Rousseau, 23, rue Rodier, Paris